

## Jean-Louis Fyon (1846-1934) – et quelques descendants

*Jean-Louis Fyon s'insère dans la série des entrepreneurs franco-protestants québécois comme les Auger, Bullock, Duclos, Guillet, Gendreau, Vessot, (dont on trouve la biographie en ligne) et c'est à ce titre que nous nous intéressons aussi à lui. À notre connaissance, il n'existe pas non plus de biographie des membres de sa famille<sup>1</sup>.*



Jean-Louis Fyon est né à Verviers (à une trentaine de km à l'est de Liège en Belgique) le 21 février 1846 dans une famille catholique probablement<sup>2</sup>. La généalogie de Bertrand Montulet<sup>3</sup> nous apprend que son père, Barthelemi-Joseph Fyon (1805-1890), a été successivement tondeur de draps, ouvrier de fabrique, laineur de draps, tisserand et cabaretier, et que sa mère était Marie-Catherine-Élisabeth Jason (1817-1870). Il avait quatre frères et deux sœurs.

Il a sans doute fréquenté l'école mais nous ne savons pas jusqu'à quel niveau. C'est comme artisan que nous en entendons parler alors qu'il a 23 ans. À partir de 1869, sans doute à la suite d'un apprentissage de quelques années, il est tisserand et fabricant d'étoffes, jardinier également pour la seule année 1871. Il épouse le 6 novembre 1869 à Theux (Liège) Marie-Barbe Jehin (1848-1877), une ouvrière de filature qui laissera son emploi pour s'occuper des cinq enfants qu'elle aura : un enfant mort-né (1870), puis Louis-Barthélemi (1871-74), Louis-Félicien-Guillaume (1873 -), Jacques-Louis (1875 -) et Marie-Josephine-Guillemine (1877-1877, à trois jours). Il est domicilié à Spixhe en 1871-73, à Theux en 1874, à Jusleville en 1869-1871 et 1874-1877. Son épouse est morte en couches à 29 ans le 8 janvier 1877 le jour même du décès de Guillemine et il doit s'occuper seul de ses deux enfants encore vivants. Nous croyons qu'il les a confiés à une parente pendant qu'il continue de travailler pour gagner sa vie et les nourrir.

Pour une raison qui nous est inconnue, deux ans plus tard, il décide d'émigrer au Canada<sup>4</sup>. Il a pris le bateau seul à Liverpool et arrive à Québec le 23 juin 1879. Il se dit alors journalier (laborer), négligeant de préciser sa profession en Belgique. Au recensement de 1881, à Montréal, il est veuf et déclare ses deux enfants, Guillaume (Louis-Félicien) et Jacques (-Louis). Il a dû interpréter autrement la question du recenseur car tout indique que les enfants ne sont pas avec lui. On le donne comme

<sup>1</sup> Une première version de ce texte se trouve dans le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois*, n° 57, p. 7-9 (en ligne) que nous avons ici mise à jour compte tenu des informations nouvelles apportées par la généalogie de Bertrand Montulet dont nous ne venons que de prendre connaissance fin 2019 et des articles de journaux complémentaires sur la famille que nous a fournis Carmen Rochon.

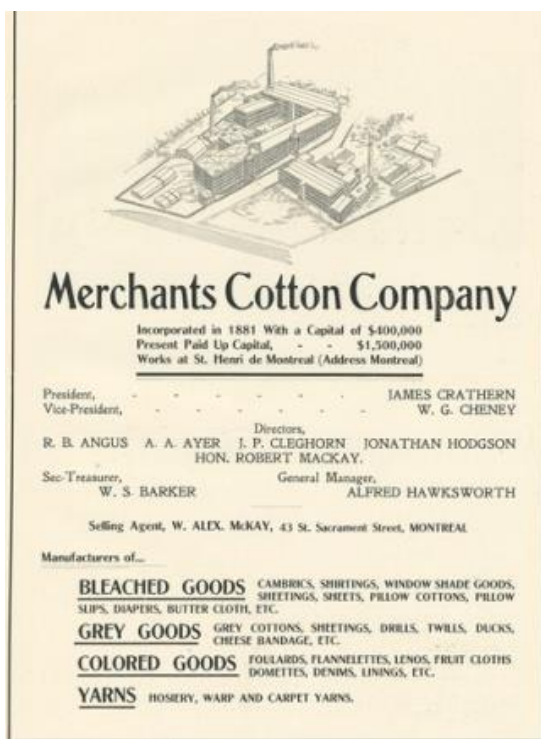
<sup>2</sup> Le milieu où il est né et a vécu était catholique et il est probable, selon M. Montulet, qu'il l'ait été aussi.

<sup>3</sup> <https://gw.geneanet.org/bmontulet?lang=fr&n=fyon&oc=0&p=jean+louis>

<sup>4</sup> Il faut dire que, dans les années 1870, le gouvernement de la Province de Québec avait envoyé des agents recruteurs en France, en Alsace et en Belgique, valorisant l'immigration agricole. L'exemple de l'immigration française et belge à Namur (en Outaouais) est bien connu. Peut-être est-ce de cette façon que Jean-Louis Fyon avait entendu parler de possibilités d'immigration au Québec. Son essai comme colon-défricheur dont nous parlons plus bas tendrait à suggérer cette piste.

épiscopalien. C'est à l'audition d'un cantique qu'en passant rue Chatham près du canal de Lachine qu'il était entré à l'église anglicane du Rédempteur, mais une note du recenseur prend la peine de préciser qu'il n'appartient à aucune église<sup>5</sup>. Il y a rencontré son épouse, une fille de vingt ans, Jane McAbby qu'il a épousée le 16 mai 1891 et dont nous parlerons plus loin. Il a fréquenté par la suite des congrégations de l'église presbytérienne, puis unie.

Sans surprise, compte tenu de son passé belge, il est à Montréal « finisseur de drap », profession qu'il gardera jusqu'en 1896 selon les annuaires Lovell. Tout indique qu'il travaille pour la Merchants Manufacturing Co. (plus tard la Merchants Cotton) comme le laisse deviner sa présentation en 1903<sup>6</sup>. Cette compagnie a logé ses installations rue Saint-Ambroise, près de la rue Turgeon, à deux pas du Canal de Lachine.



On trouve le passage suivant dans *Le Canal de Lachine*, p. 139, sur l'évolution des procédés de l'usinage du coton : « De même, grâce à la révolution chimique, la [fabrique de] cotonnade parviendra à blanchir et à fixer les couleurs des tissus de coton de manière adéquate. » « Ainsi, au Canal de Lachine, la Merchants Manufacturing Company (Saint-Henri) et la Mount Royal Spinning Company (Côte-Saint-Paul) appartiendront à ce groupe d'entreprises généralistes qui n'hésiteront pas à carder, à filer, à tisser, à teindre, à blanchir et à imprimer le tissu de coton. »

Selon notre hypothèse, Louis Fyon a profité de l'ouverture de cette usine en 1881 pour faire valoir son expérience belge et on l'a engagé comme « finisseur de tissu » : il voit à les blanchir pour les préparer soit pour l'impression soit pour un usage commercial. D'où sa connaissance de l'eau de Javel et des produits similaires. Comme homme, il est plutôt l'exception dans cette usine qui emploie massivement des femmes, ce qui tend à confirmer son expertise.

Il loge dans Saint-Gabriel (17, Manufacturers, 83, des Seigneurs, 60, Little Manufacturers, rear 138 Richardson, 186, Richardson, 119, Grand Trunk) à une quinzaine de minutes à pied de l'usine. Ses changements de logement visent vraisemblablement à mieux accommoder sa famille grandissante. Pourtant la naissance de Charles-Louis à Kilkenny (Saint-Calixte), Comté de Montcalm, à une trentaine de

<sup>5</sup> Qu'il ait tenu à préciser cela au recenseur nous laisse perplexe. Plutôt que de l'indifférence religieuse, sa remarque pourrait n'indiquer qu'il ne fréquente alors (depuis deux ans) aucune église locale, ou encore refléter son ouverture d'esprit étant donné qu'il épousera quelques mois après une anglicane et fréquentera pas la suite les presbytériens.

<sup>6</sup> *The Book of Montreal : a souvenir of Canada's commercial metropolis* par Ernest J. Chambers, Montreal, Book of Montreal Co., 1903. « Issued in conjunction with the Fifth Congress of the Chambers of Commerce of the British Empire held in Montreal, August 18th to 22nd, 1903. »

kilomètres au sud-ouest de Rawdon, nous oblige à constater qu'il a répondu à l'appel de la colonisation lancé alors pour éviter l'exode vers les États-Unis et, qu'entre 1886 et 1888, il est fermier-colon à cet endroit. Il se rend vite compte qu'il n'est pas fait pour ce genre de tâche et revient à Montréal où il retrouve son emploi en 1889. En 1893, à la naissance d'Alice, l'acte le dit fourreur de profession, mais ce n'est pourtant qu'en 1896 et 1897 que le Lovell parle de « fur dealer » ou de « fur dresser », ou plus précisément de « fur dyer », son nom apparaissant aussi dans la raison sociale Wymann et Fyon. Dans la continuité de ce qui précède, il y prépare les peaux<sup>7</sup>. Il n'est guère étonnant qu'après ces expériences, il ait songé à préparer de l'eau de Javel lui-même. Le changement radical de profession se produit en 1898 quand il en devient fabricant<sup>8</sup>.

Durant ses premières années au Québec, il s'est marié et a fondé une nouvelle famille, ce dont témoigne le recensement de 1891. Nous savons qu'il a épousé le 16 mai 1881 dans Sainte-Cunégonde à l'église anglicane Saint-Jude une méthodiste, Jane McAbby (21.2.1860-22.5.1949), laquelle était Montréalaise de naissance. De quinze ans plus jeune que lui, elle parlait français et anglais, ce qui a dû lui faciliter les choses. Le recensement de 1901 nous donne une meilleure vue d'ensemble de la famille. Louis est fabricant d'eau de Javel et est de dénomination presbytérienne comme le seront les autres membres du ménage pour les années suivantes. Ils se rattacheront au début à l'église Saint-Jean (rue Sainte-Catherine), puis à l'église unie du Sauveur (Plateau Mont-Royal, près du parc Lafontaine, à proximité de leur lieu d'habitation).



Louis Fyon, Jane McAbby et Henri Hicquet en 1925 (*La Presse*, 1<sup>er</sup> juin.1925)

<sup>7</sup> Le vocable d'apprêt auquel se réfère « dresser » couvre tous les traitements chimiques ou physiques qui confèrent aux étoffes textiles des propriétés particulières telles que la souplesse, l'imperméabilité, la facilité d'entretien, etc. (selon une définition en ligne). « Dyer », se réfère à la teinture. Il nous semble qu'il a toujours travaillé dans cette ligne. Nous n'avons pas réussi à expliquer le décalage entre cet emploi dans la fourrure dès 1893 et les indications du Lovell qui n'apparaissent qu'en 1896. Y a-t-il eu chevauchement des deux tâches ou est-ce le Lovell qui continue sur sa lancée sans corriger l'indication. Curieux tout de même que cela ait pris trois éditions. Après treize ans, il semble donc réorienter son travail.

<sup>8</sup> La brève nécrologie de *La Presse* en 1934 lui fait fonder la compagnie en 1894, mais nous en doutons, l'article n'étant pas entièrement fiable et il aurait été étonnant que le Lovell n'en fasse pas état entre 1894 et 1898.

### Les enfants Fyon-McAbby

Selon certains, le couple aurait eu quinze enfants, tous nés à Montréal, sauf Charles-Louis, à Saint-Calixte-de-Kilkenny. Voici ceux que nous avons pu retracer.

Martha Jane, (mars 1882 – 11.11.1900, Montréal), décès enregistré à l'église du Sauveur, enterrement au Cimetière Mont-Royal.

Jean (plus tard appelé John-Hosmer ou Jack), (27.7.1883 – 17.12.1957, Beaconsfield). Il a fait des études en pharmacie et s'est installé d'abord dans l'Ouest canadien avant de revenir au Québec. Au rang de capitaine dans l'armée canadienne durant la Première Guerre mondiale, il s'est occupé du ravitaillement en Angleterre. Il habite Lachine depuis 1927 et nous parlons plus loin de ses fonctions municipales et sportives.

Jessie Mary Catherine, (2.9.1.1884 – 31.7.1970, quartier Saint-Laurent à Montréal) ; épousera Henry Corran Hannaford (28.7.1880 – 7.10.1944), enfant : Ross

Charles Louis, (6.2.1886 Kilkenny – 17.4.1969, Montréal), épousera Florence Rosalie Cook en 1911, décédée en couches le 11.7.1922, à 34 ans, puis Caroline Holden en 1923 (4.6.1890 – 10.2.1981, à l'âge de 90 ans).



Photo de sa famille en 1932.



Il remet son trophée de curling pour le 44<sup>e</sup> fois en 1966.



Henry Théodore, (28.6.1889 – 4.12.1962, Montréal)

Il laisse l'école après le primaire pour aller travailler dans la fabrique d'eau de Javel où il restera en fonction pendant 60 ans. Décès à l'hôpital Royal Victoria.

Albert Barthélemi Léon (ou Léo), (14.9.1891 – 4.7.1966). Il étudie en sciences à l'Université McGill (1914-1915, voir photo ci-contre). Et aussi en Commercial & Technical architecture. Équipe de football. On imagine le lien des études en sciences avec la compagnie ; épousera Lila Anita West en 1918 devant le pasteur Joliat de l'église presbytérienne Saint-Jean à Montréal, une fille : Doreen (26.9.1919), qui étudiera aussi à McGill en 1939-40 et peu après. Elle épousera le 21 mars 1942 Leslie H. Nelson Cann à l'église Stanley Presbyterian de Westmount. Deux filles : Jennifer et Leslie.





Alice Mabel Rebecca, 29.10.1893 – 6.11.1989 (accompagne ses parents en Belgique en 1927, encore célibataire, sans profession). Elle a épousé Louis-Gaspard Beaudry, catholique, à Montréal en 1933 avant de s'installer à Québec avec son mari, responsable de la National Javel Water, enregistré en 1939.

Lily (Lillie) Mabel Rose (1<sup>er</sup> avril 1896 – 25.9. 1914, Montréal (funérailles par le pasteur Joliat de l'église presbytérienne Saint-Jean)

Louis Ernest (mars 1900 – 2.8.1914, Montréal). Le décès de ces deux adolescents, à si peu d'intervalle, fait penser qu'il est peut-être dû à une maladie contagieuse.

La Société d'histoire du Plateau Mont-Royal a consacré un article à Louis Fyon. On y apprend qu'en 1898, Louis a mis au point l'eau de Javel La Parisienne bien connue des Québécois, même aujourd'hui. Ce produit était en vogue alors pour aseptiser les surfaces ou les objets dans les hôpitaux, en supprimant toutes les bactéries, même les bonnes. Pour leur part, les ménagères y trouvaient une façon de laver plus blanc que jamais, sans forcer la dose sinon en risquant d'abîmer les tissus.

Nous ne savons à quels procédés de fabrication il a eu recours. Ils demeuraient sans doute artisanaux à leurs débuts. Il faut savoir qu'il suffit de faire passer un courant électrique dans une solution saline pour la transformer en eau de Javel. Pour la version industrielle, probablement mélanger du chlore dans une solution de potasse. Le procédé dégage cependant des vapeurs toxiques et même le produit fini demeure toxique et est à manipuler avec des gants en évitant de le respirer. On ne répugnait pas alors à une approche pas toujours saine, mais on a dû trouver des façons de faire correctes, à défaut de quoi il en aurait résulté une catastrophe pour les ouvriers et les habitations environnantes.

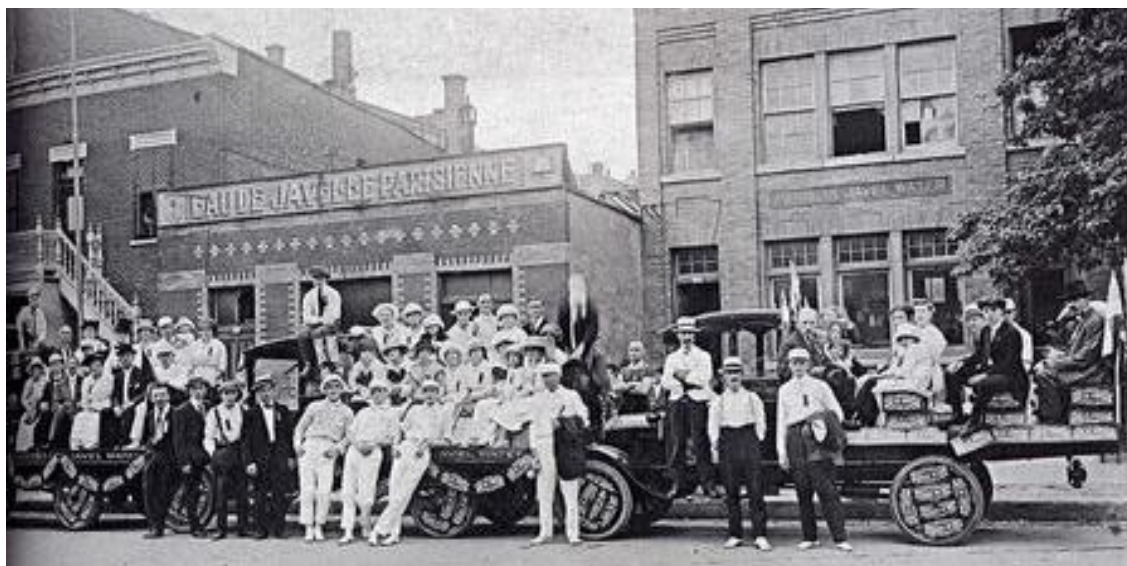


Photo datant des environs de 1914 qui montre le nouvel immeuble de la compagnie et ses travailleurs qui ont transformé les camions en « autobus » avec des caisses pour sièges afin d'amener les employés à une fête champêtre, comme c'était l'usage à cette époque dans les industries. (Photo de la collection de M. Marcel Paquette). Ces bâtiments un peu transformés sont toujours là de nos jours, rue Garnier. (Voir le site de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal).

Louis commence dans son domicile (qui existe toujours au 41 de la rue Brébeuf (portant actuellement le numéro civique 4265). Comme il s'agit d'une maison d'habitation où il loge, il est vraisemblable qu'il ait utilisé la cour arrière ou un bâtiment proche pour la fabrication. Il y reste deux ans, et devant le succès, il passe au 791, rue Chaussé (à l'angle des rues Des Érables et Gauthier). Puis, vers 1910, dans des installations beaucoup plus vastes au 288-294 de la rue Garnier au nord du boulevard Mont-Royal (voir la photo ci-dessus, Henry habite juste en face). Cette situation perdure jusqu'en 1924 où la manufacture s'installe au 2217, avenue Papineau dont on change le numéro civique deux ans après pour le 5357. Elle y demeurera jusqu'à sa disparition au tout début des années 1970. Ce dernier immeuble est maintenant démoli.

La Société Fyon & Fyon Limitée, responsable de la fabrication, apparaît dans le Lovell en 1908, dix ans après les débuts de Louis dans l'eau de Javel. Les deux noms qui s'y réfèrent sont Louis et Henry, soit le père Louis qui a déjà 63 ans, et son fils Henry-Théodore qui, lui, n'a pas encore vingt ans. On voit qu'ils ont habité ensemble au 350, rue Fabre (qui devient le 4816 par la suite) jusqu'à la mort du père en 1934, et son épouse Jane, de seize ans plus jeune que lui, continue d'habiter l'endroit pour plusieurs années encore. Louis se retire des affaires en 1913 mais demeure intéressé par l'évolution de la compagnie. L'année suivante apparaît dans la firme Charles-Louis. En 1919, s'ajoute Albert-Léon (815, de l'Épée), Charles habitant rue Garnier. La situation se maintient pour quelques années.

On fait grand état dans les journaux de son appartenance à l'Union nationale belge. Il s'agit d'une œuvre de bienfaisance fondée à Montréal en 1902 dans le but de porter secours aux Belges en situation difficile soit en leur procurant du travail soit en leur venant en aide directement s'ils sont nécessiteux. Louis en a fait partie dès les débuts très probablement. Elle organisait chaque année un grand pique-nique de bienfaisance (par exemple en 1908 au Parc Électrique du Sault-au-Récollet dans Ahuntsic). On y présentait toutes sortes de jeux familiaux ou des concours, les contributions des participants visant à garnir la caisse de la Société. Louis était aussi président honoraire de la fanfare de l'Union.

En 1913, il profite de ses nouveaux loisirs pour faire un voyage dans sa famille. Il est retourné en Belgique en 1926, explicitement pour voir son fils Jacques, puis également en 1929, avec Alice cette fois. En octobre 1934, un mois avant sa mort, il recevait, tout comme l'ancien président de l'Union belge Henri Picquet, la décoration de l'Ordre de Léopold III qui venait d'accéder au trône cette année-là.

Il est décédé le 27 novembre 1934 à l'âge de 88 ans. Deux jours plus tard, on lui fit des funérailles imposantes avec force photos dans les journaux. La cérémonie se déroula d'abord à son domicile de la rue Favre puis les participants défilèrent en cortège vers le Cimetière Mont-Royal, protestant. La famille ouvrait la route (photo ci-dessus) suivie d'une importante délégation des Clubs Kiwanis de Montréal et de Saint-Laurent ainsi que de nombreux membres de l'Union belge. S'étaient joints à eux des négociants, manufacturiers, professionnels et sportifs. Les pasteurs Wesley Halpenny, de l'église unie du Sauveur à laquelle la famille était rattachée, on l'a vu, et Henri Joliat, de l'église unie

Saint-Jean qu'elle avait aussi fréquentée, firent les prières appropriées au cimetière. Les journaux ont relevé la présence à ces funérailles du consul de Belgique à Montréal, du député fédéral, d'élus de la ville de Montréal et d'Outremont, des officiers de police, des délégués de Lachine, des représentants du Montreal Motorists League. On y énumère pas moins de cent cinquante personnes présentes.



La famille ouvrait le cortège. On voit ici, dans la première rangée, ses deux petits-fils Louis et Vernon, derrière eux, ses fils Albert et Henri, et dans la troisième rangée, Charles-Louis et John-Homer, puis, tout à l'arrière, Louis-Gaspar Beaudry (*La Presse*, 30 novembre 1934)

Par la suite, l'église du Sauveur soulignera sa contribution le dimanche 22 décembre 1940 en dévoilant dans le temple une plaque commémorative qui rappelait qu'il en avait été un « membre et fidèle bienfaiteur ». Une délégation des sociétés belges de la ville de Montréal était présente de même que sa veuve et ses enfants. Le pasteur Albert Blaser, qui avait remplacé le pasteur Halpenny, lui rendit ainsi hommage.

Louis Fyon fut un chrétien dans toute la force du mot. Sa dignité naturelle imposait le respect, mais cette dignité était accompagnée d'une réelle humilité, d'une patience et d'une douceur qui le faisaient aimer de tous. Dévoué à sa famille, ses amis admiraient la sincérité et l'affection qui régnaient dans son foyer.

Devenu membre l'église du Sauveur, Louis Fyon s'attacha profondément à son église dont pendant de longues années et jusqu'à sa mort, il fut un des anciens, aimé et vénéré de tous les membres de la congrégation. La modestie de son caractère, les sources cachées de sa bienfaisance, le tact avec lequel il savait aider les déshérités de la vie nous obligent à passer sous silence la liste des nombreux bienfaits qu'il a répandus autour de lui. Le souvenir de sa vie, comme le parfum de l'humble violette, se fait d'autant plus sentir qu'elle a été plus cachée.

Par la suite, on inscrira sur la stèle (page suivante) plusieurs noms qui ont marqué l'histoire familiale au cours des générations suivantes.

Les enfants de la deuxième génération, Albert, Charles, Henry et John-Hosmer constituent le noyau de la compagnie pendant quinze ans après la mort de son fondateur. C'est en 1926 qu'une plus grande annonce dans le Lovell situe le rôle de chacun : Fyon & Fyon Limited est fabricant de l'eau de Javel La Parisienne. Henry est président,

Charles, vice-président, Albert-Léon, secrétaire-trésorier, John-Hosmer (donné comme propriétaire à Lachine en 1925, où il habite par la suite). Les bureaux sont situés au 5357,



rue Papineau comme on sait déjà. Il est évident qu'il s'agit d'une affaire familiale où les fils de Louis ont pris la relève, l'ancienneté et l'expertise d'Henry l'ayant désigné comme président. Peu après, John-Hosmer est gérant des ventes tout en habitant toujours Lachine.

Ces entrepreneurs ne se contentent pas de ce rôle et on souligne à l'époque leur engagement dans la société dont nous allons dire un mot. Ainsi, John-Homer devient échevin à Lachine en novembre 1931, choisi sans opposition. «Après une

campagne victorieusement menée contre une maison de jeu que d'aucuns avaient alors vainement tenté de faire disparaître et, avec l'appui de l'Association municipale de l'époque, il fit adopter par le [Parlement provincial la loi] Fyon qui assurait un caractère résidentiel à la division électorale qu'il représentait. » (*La Presse*, 17.12 .1957) Le maire était alors J. Dalbé Viau, un important entrepreneur en construction. Ayant démissionné par solidarité avec le maire sortant, John-Hosmer Fyon se présenta lui-même à la fonction et il sera élu le 8 mai 1933, pour rester en poste jusqu'au 4 décembre de la même année. On le présente alors ainsi: «Il est fort connu dans les cercles manufacturiers, philanthropiques et sportifs du district de Montréal. Il est membre du Board of Trade, directeur du Children's Memorial Hospital et ancien président du Hockey Carnival organisé avec un retentissant succès au bénéfice des enfants infirmes et déshérités<sup>9</sup>. » Il était proche d'une équipe aussi prestigieuse que le club Canadiens de Montréal où une photo de 1937 le montre en compagnie des joueurs, dont Howie Morentz et Aurèle Joliat. Plus tard, ayant acquis des intérêts dans la municipalité de Côte-Saint-Luc, il en est devenu maire du 10 mai 1951 au 13 mai 1953. On avait nommé une avenue en son honneur en 1953 qu'on a rebaptisée rapidement rue Alpine puisque son nom était rattaché à un parc et aire de jeu de la municipalité, toujours en activité.

De son côté, Charles-Louis est le président de la Ligue des automobilistes de Montréal et Henry, le président du Club Kiwanis de la même ville<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> Cela colle parfaitement au rôle que se donnent les dirigeants de petites et moyennes entreprises à cette époque et on peut penser que Charles, Louis ou Albert faisaient la même chose, comme le laisse entrevoir leur participation à divers organismes, même si nous ne connaissons pas le détail.

<sup>10</sup> Henry avait joint le Club Kiwanis en 1924, y avait gravi les échelons pour en être président en 1935, puis l'avait soutenu fidèlement jusqu'à sa mort. Il s'était aussi occupé de la Boy's Farm and Training school de Shawbridge. Il faisait également partie de la loge maçonnique Royal Victoria, soutenait l'hôpital de





Au club Kiwanis en 1953 : Henry et Albert Fyon, tous deux anciens présidents du Club en compagnie de Chris Doscher, à l'arrière

(*La Presse*, 7 novembre 1953)

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la troisième génération s'engage dans l'entreprise familiale. C'est en l'année 1948 qu'apparaissent dans la compagnie des

enfants de Charles Fyon et Florence Cook : Vernon (24.9.1918) est inspecteur, Charles junior qui est en fait Charles-William (9.12.1927) participe à la gestion et John-Louis [sic] (8.7.1922), est surintendant, responsable des installations à partir de 1951. Il en va ainsi pour près de quinze ans.

La compagnie Fyon & Fyon continue de fabriquer son eau de Javel et propose même une version concentrée dès les années 1960 : Par-Eze, que l'on peut diluer ou non selon ses besoins.

En 1963, par le Lovell, nous avons une idée de l'évolution des rôles. C'est Charles-Léon (époux de Caroline<sup>11</sup>) qui est président, Albert-L. (Lila) vice-président, (lequel décédera en 1966), Charles-William (époux de Winnifred Haskett en 1951, puis, après son décès, de Kathleen Casten en 1967), secrétaire-trésorier, John Louis (Mina Owen), responsable des installations et Vernon (Andrée Verrault), inspecteur et responsable des ventes. Ces fonctions se maintiennent en gros jusqu'au tout début des années 1970 à l'achat de la compagnie par Lavo. Le nouvel acquéreur a sans doute fermé l'usine de la rue Papineau, dont l'adresse disparaît des Lovell dès 1970. Lavo est contente d'ajouter la renommée eau de Javel La Parisienne à ses produits, ce qui lui apporte une importante clientèle<sup>12</sup>. Pour la famille Fyon, c'est la fin d'une saga familiale qui a duré plus de 70 ans.



En 1998, le président de Lavo, Paul Bouthillier, tient en main une bouteille originale de La Parisienne vieille de cent ans (*The Gazette*, 25 mai 1998)

---

Shrinners, était directeur de la Zeller Foundation qui s'occupait d'œuvres de bienfaisance.

<sup>11</sup> Le Lovell précise le prénom des épouses à partir des années 1960.

<sup>12</sup> On trouve en ligne quelques dates marquantes dans l'évolution de la compagnie à partir de 1948 quand Ernest Bouthillier a racheté la C<sup>ie</sup> Lavo, fabricant d'eau de Javel. En 1959, elle remplace les bouteilles de verre par du plastique, qu'elle fabrique elle-même cinq ans plus tard. Le rachat de La Parisienne favorise son expansion.

Les avis mortuaires récents nous permettent d'avoir un aperçu pour au moins quelques descendants. Si la troisième génération comporte encore quelques éléments francophones, il semble bien que la génération suivante ait été assimilée aux anglophones. La nécrologie de Charles-Wilfrid, disparu en 2014 à l'âge de 86 ans, nous en donne un indice. Il avait eu six enfants (dont Joanne, Glen, Pamela et Sandra) avec Winnifred Haskett (26.3.1926 – 21.6.1967 à Beaconsfield). Comme elle était morte prématurément, il avait convolé de nouveau en 1968 avec Kathleen Costen/Costeen<sup>13</sup>.



Charles-William Fyon  
et Winnifred Haskett en 1951

Charles adorait le Lac Manitu et y passait tous ses étés. Il siégeait au Conseil de ville (Ivry-sur-le Lac) et s'occupait de sa famille. Un chemin de cette ville est toujours nommé en son honneur. Il meublait ses loisirs en jouant au hockey, au tennis et tout particulièrement au golf. Il a vécu les 34 dernières années de sa vie (1980-2014) à Camden en Caroline du Sud et ne revenait à Ivry que pour l'été. Il comptait de nombreux amis aux deux endroits tout comme à Montréal.

Un mot en terminant sur Fyon et Fyon qui s'était incorporée à une date qui nous inconnue. Elle ne comportait au début des années 2000 que très peu de détenteurs d'actions, les membres de la famille immédiate. C'est Charles Wilfrid du chemin Fyon à Ivry-sur-le-Lac qui en était le principal répondant et qui a vu à ce moment-là à la dissolution de cette compagnie, qui n'était que formelle depuis une trentaine d'années.

12 novembre 2019, revu le 10 juillet 2021

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Ancestry.com, et nécrologies

Généalogie de Bertrand Montulet :

<https://gw.geneanet.org/bmontulet?lang=fr&n=fyon&oc=0&p=jean+louis>

Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal

Annuaire Lovell (1880-1970)

<sup>13</sup> Kathleen a une vie matrimoniale mouvementée. Son nom de jeune fille est Kathleen Judith Mather, née le 20 février 1936, baptisée à St-James the Apostle le 24. Elle est jumelle de Michael Stewart Atheson Mather. Les parents sont Murray Gilman Mather (1911-1995) et Kathleen Howard Stewart (1913-2013). Kathleen épouse Thomas Alan Costen (Costeen), né en Indochine française, le 20 juin 1958 à St-James the Apostle. Deux enfants sont nés de ce mariage. Elle divorce de Thomas et Marie Charles-William Fyon le 8 janvier 1968 à St-Andrew's Church, Westmount. Elle divorce Charles-William le 22 avril 1977. Kathleen épouse Gary Wilson Mace le 8 juin 1993 à Cedar Park United Church, Pointe-Claire. Gary était divorcé de Margaret Agnes Maddeaux. Kathleen est décédée dernièrement le 11 septembre 2019 à Vancouver.

Avis de mariage et de décès dans les journaux

Stéphane [Paul Villard], « Monsieur Louis Fyon », *L'Aurore*, 20 janvier 1941, p. 1.

Yvon Desloges et Alain Gelly, *Le Canal de Lachine – Du tumulte des flots à l'essor industriel et urbain, 1860-1950*, 2002, Septentrion.

Anne-Marie Sicotte, *Quartiers ouvriers d'autrefois, 1850-1950*, 2004, Les Publications du Québec (nombreuses photographies).